

**L'Odyssee, chant XI : la nekya**

Tout le jour, nous courons sur la mer, voiles pleines. Le soleil se couchait, et c'était l'heure où l'ombre emplait toutes les rues, lorsque nous atteignons la passe et les courants profonds de l'Océan, où les Kimmériens ont leurs pays et ville. Ce peuple vit couvert nuées et de brumes, que jamais n'ont percées les rayons du Soleil, ni durant sa montée vers les astres du ciel, ni quand, du firmament, il revient à la terre: sur ces infortunés, pèse une nuit de mort.

Arrivés en ce lieu, nous tirons le vaisseau sur le bord du courant, nous en sortons les bêtes et, longeant l'Océan, nous allons à l'endroit que m'avait dit Circé.

Là, pendant qu'Euryloque, aidé de Périmède, se charge des victimes, je prends le glaive à pointe qui me battait la cuisse et je creuse un carré d'une coudée ou presque; puis, autour de la fosse, je fais à tous les morts les trois libations, d'abord de lait miellé, ensuite de vin doux, et d'eau pure en troisième; je répands sur le trou une blanche farine et, priant, suppliant les morts, têtes sans force, je promets qu'en Ithaque, aussitôt revenu, je prendrai la meilleure de mes vaches stériles pour la sacrifier sur un bûcher rempli des plus belles offrandes; en outre, je promets au seul Tirésias un noir bélier sans tache, la fleur de nos troupeaux.

Quand j'ai fait la prière et l'invocation au peuple des défunts, je saisis les victimes; je leur tranche la gorge sur la fosse, où le sang coule en sombres vapeurs, et, du fond de l'Érèbe, je vois se rassembler les ombres des défunts qui dorment dans la mort: femmes et jeunes gens, vieillards chargés d'épreuves, tendres vierges portant au cœur leur premier deuil, guerriers tombés en foule sous le bronze des lances. Ces victimes d'Arès avaient encor leurs armes couvertes de leur sang. En foule, ils accouraient à l'entour de la fosse, avec des cris horribles: je verdissais de crainte. Mais je presse mes gens de dépouiller les bêtes, dont l'airain sans pitié vient de trancher la gorge ils me font l'holocauste, en adjurant les dieux, Hadès le fort et la terrible Perséphone; moi, du long de ma cuisse, ayant tiré mon glaive à pointe, je m'assieds; moi, j'interdis à tous les morts, têtes sans force, les approches du sang, tant que Tirésias ne m'a pas répondu. [...]

Survint l'ombre d'Achille et celle de Patrocle, suivies de l'éminent Antiloque et d'Ajax, qui fut, après le fils éminent de Pélée, le plus beau, le plus grand de tous nos Danaens. L'ombre d'Achille aux pieds légers me reconnut et, parmi les sanglots, me dit ces mots ailés :

Fils de Laërte, écoute, ô rejeton des dieux, Ulysse aux mille ruses! tu veux donc, malheureux, surpasser tes exploits! mais comment osas-tu des- cendre dans l'Hadès, au séjour des défunts, fantômes insensibles des humains épuisés ?

Aussitôt, à ces mots d'Achille, je réponds:

Fils de Pélée, Achille, ô toi, le plus vaillant de tous les Achéens, c'est pour Tirésias que tu me vois ici: je voulais qu'il m'apprît le moyen de rentrer à mon rocher d'Ithaque, car je n'ai pas encor touché en Achaïe; toujours la proie des maux, non! je n'ai pas encor mis le pied sur ma terre... Mais, Achille, a-t-on vu ou verra-t-on jamais bonheur égal au tien ? Jadis, quand tu vivais, nous tous, guerriers d'Argos, t'honorions comme un dieu: en ces lieux, aujourd'hui, je te vois, sur les morts, exercer la puissance; pour toi, même la mort, Achille, est sans tristesse !

Je dis; mais aussitôt, il me dit en réponse:

Oh! ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse !... J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand- chère, que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint! Mais allons, parle-moi de mon illustre fils: sut-il prendre ma place au front de la bataille ?... Et dis- moi que sais-tu de l'éminent Pélée? garde-t-il son pouvoir sur tous les Myrmidons? ou mépriserait-on en Hellade et en Phthie cette vieillesse qui l'enchaîne, bras et jambes ? Pour lui porter secours, ah! si j'étais là-haut, sous les feux du soleil, tel qu'aux plaines de Troie, rempart des gens d'Argos, on me voyait tuer l'élite des guerriers! Si tel je revenais au manoir de mon père, ne fût-ce qu'un instant, comme ils craign- draient ma force et ces mains inlassables, tous ceux qui, l'outrageant, l'écartent des honneurs !

Aussitôt, à ces mots d'Achille, je réponds :

Non! je n'ai rien appris de l'éminent Pélée. Mais je puis te parler de ton fils; à tes ordres; voici la vérité sur ton Néoptolème c'est moi, qui, de Skyros, à bord du fin navire, l'amenai dans les rangs des Achéens guêtrés... Siégeait-il aux conseils qu'on tint sous Ilion, il parlait le premier, et tous ses mots portaient; seuls, le divin Nestor et moi le surpassions. Lorsque les Achéens combattaient sous la ville, jamais il ne restait au plus gros de la foule

il courait de l'avant; nul n'égalait sa force; que d'hommes il tua en de terribles chocs! Je ne puis, nom par nom, te dire tous les braves qu'il abattit en défendant nos Argiens. Mais ce fut sous ses coups que le fils de Télèphe, Eurypylos, tomba et, près de ce héros, tant de ces Kétéens qui se faisaient tuer pour des cadeaux de femmes: je n'ai vu de plus beau que le divin Memnon. Et quand on s'embarqua dans le cheval de bois qu'avait fait Épeios!... Tous les chefs étaient là; c'est moi qui commandais pour ouvrir ou fermer la porte de la trappe. Parmi ces conseillers et doges danaens, ah! j'en ai vu plus d'un qui, s'essuyant les yeux, tremblait de tous ses membres! Mais lui, pas un instant, je ne pus voir pâlir son beau teint ni couler sur ses joues une larme. Priant et suppliant qu'on sortît du cheval, tourmentant la poignée de son glaive, agitant sa lourde lance en bronze, il ne pensait, ton fils, qu'au malheur des Troyens. Quand nous eûmes, enfin, saccagé sur sa butte la ville de Priam et qu'avec son butin et sa prime d'honneur, il se remit en mer, il était sans blessure: coups des armes à pointe ou plaies du corps à corps, il avait échappé aux aveugles surprises que la fureur d'Arès sème dans le combat.